

La crise de la succession
dans une famille paysanne bretonne.

A. ROUVRAIS

Tous les recensements font apparaître l'importance numérique des départs hors de l'agriculture depuis la fin du XIX^e siècle. Les causes générales de cet exode agricole ont déjà été décrites par de nombreux auteurs (cf. notamment Gautier, 1950 et Rambaud, 1974). Mais la façon dont un tel processus s'opère à l'intérieur du cadre familial demeure encore mal connue. C'est ce que nous avons voulu étudier particulièrement. Il s'agit de saisir, au-delà des pressions extérieures d'ordre politique, économique et culturel, comment la famille joue un rôle actif dans les départs de l'agriculture. A cette fin, nous avons concentré notre enquête sur une famille dont les descendants, nés entre 1866 et 1900 et issus de la région de Dinan (Côtes-du-Nord), étaient en majorité d'origine agricole ⁽¹⁾. Nous avons retracé la trajectoire des membres successifs de cette famille depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1985. Les 187 personnes (enfants morts-nés ou morts en bas-âge exclus) qui ont ainsi été recensées, se répartissent en trois générations :

- la troisième génération (la plus ancienne) comprend 27 personnes nées entre 1866 et 1900, soit 13 hommes et 14 femmes, dont une seule est restée célibataire (religieuse) ;
- la deuxième génération comprend 63 personnes nées entre 1894 et 1935, soit 34 hommes et 29 femmes, parmi lesquelles 4 garçons sont restés célibataires ;
- enfin, la première génération comprend 97 personnes nées entre 1919 et 1966, soit 50 hommes et 47 femmes, parmi lesquelles 5 garçons et 2 filles sont restés célibataires.

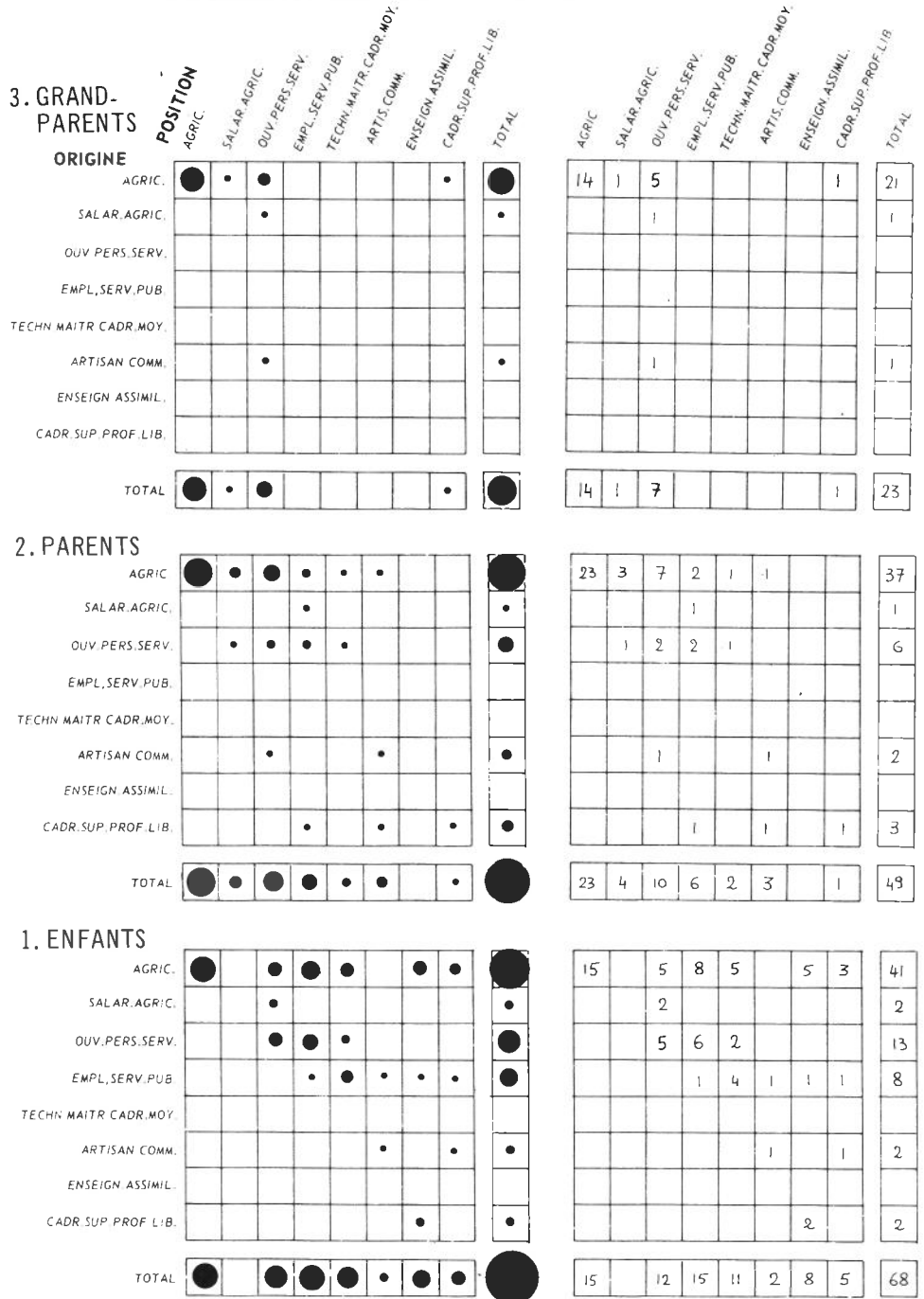
L'étude du devenir de l'ensemble des descendants d'une même famille paysanne bretonne sur l'espace d'un siècle permet de repérer différentes façons de préparer le départ de l'agriculture. Elle nous éclaire sur la manière dont l'institution familiale, qui jouait initialement un rôle quasi-exclusif dans la formation et l'insertion de ses membres dans la société (paysanne), s'est trouvée peu à peu amenée à modifier ses stratégies de reproduction en faisant principalement appel à l'institution scolaire pour assurer l'avenir de ses enfants. En nous plaçant dans une optique "longitudinale", c'est-à-dire en suivant les individus au cours de leur existence, nous avons pu reconstituer les étapes de l'histoire familiale, d'une génération à l'autre. Cette saisie, de l'intérieur, du devenir de la famille sur une longue durée a été facilitée par la collecte d'informations orales et écrites d'origine familiale. Une vingtaine d'entretiens ont été réalisés auprès de personnes appartenant aux trois générations, et deux autres avec des femmes situées à la périphérie de la famille. On trouvera dans le texte les principales caractéristiques des personnes interviewées.

Évaluation statistique de la mobilité sur trois générations

Une table de mobilité a d'abord été élaborée afin de mettre en évidence les transformations dans l'orientation professionnelle au cours des trois générations. L'origine sociale des membres de chaque génération a été évaluée en fonction de la profession de leur père au moment de leur naissance. Leur position sociale a été déterminée d'après leur profession en fin de carrière pour les retraités ou, pour ceux qui sont encore en activité, leur position au moment de l'enquête.

⁽¹⁾ Cet article développe un point du mémoire que nous avons préparé à l'École des hautes études en sciences sociales sous la direction de Placide RAMBAUD (ROUVRAIS, 1985) ; la partie graphique présentée a été réalisée au laboratoire de graphique de l'EHESS, en collaboration avec Françoise Vergneault, sous-directeur d'études.

LA MOBILITÉ SOCIALE INTERGÉNÉRATIONNELLE



La partie gauche de la figure est la traduction graphique du tableau qui se trouve à droite. En x et en y, on a porté les catégories socio-professionnelles, en ordre "croissant". Mais alors qu'en x il s'agit de l'origine sociale des individus étudiés, en y, il s'agit de la position sociale des mêmes individus en fin d'activité. Par exemple en première ligne, on peut lire : sur 21 enfants d'agriculteurs, 14 sont encore agriculteurs en fin d'activité ; sur 23 actifs considérés, 14 individus nés d'agriculteurs sont encore agriculteurs en fin d'activité. En général, plus les points se situent dans la partie droite de la diagonale NO-SE, plus grande est la mobilité sociale. Un plus grand nombre de points dans la partie gauche dénote au contraire une grande stabilité sociale.

Le secteur d'activité dominant à la **troisième génération** est l'agriculture. Le degré d'hérédité sociale est plutôt élevé puisque deux membres de la famille sur trois sont agriculteurs. Quant aux autres, ils se dirigent prioritairement vers le salariat. Les membres de cette génération entrent sur le marché du travail entre la fin du XIX^e siècle et le premier quart du XX^e, à une époque où le département des Côtes-du-Nord est encore fortement agricole. Si le pays de Dinan reste leur lieu de résidence privilégié, certains d'entre eux commencent cependant à suivre la voie de l'émigration bretonne vers la région parisienne, comme un gros contingent de natifs des Côtes-du-Nord dès le XIX^e siècle (Gautier, 1953).

Le caractère agricole du groupe familial tend à se réduire légèrement à la **deuxième génération** puisqu'il n'y a plus alors qu'un agriculteur sur deux. Les membres de la famille résident encore principalement dans les provinces de l'Ouest, et plus particulièrement dans la région de Dinan. Certains, en âge d'entrer sur le marché du travail dans l'entre-deux-guerres et l'immédiat après-guerre, suivent à leur tour la route de la région parisienne.

C'est à la **première génération** que la diversification professionnelle du groupe familial s'accélère le plus nettement. Elle est le produit, d'une part, des effets multiplicateurs des départs de l'agriculture aux deux générations précédentes et, d'autre part, d'une nette baisse dans le recrutement de nouveaux agriculteurs à cette génération. Ce passage d'un haut degré d'hérédité sociale à un faible taux de reproduction en l'espace de trois générations est une conséquence de l'accélération des transformations de la société française depuis la Seconde Guerre mondiale, qui se traduisent en particulier dans la nouvelle structure de la population active du canton rural de Jugon-les-Lacs, lieu de résidence de nombreux membres de la famille (cf. tableau 2). Nous constatons cependant dans cette famille un exode agricole plus accentué que dans l'ensemble du canton qui, tout en enregistrant une diminution sensible du nombre de ses agriculteurs entre 1954 et 1975, demeure néanmoins fortement agricole. Le départ de l'agriculture n'engendre pas forcément un transfert hors du milieu rural et de la province d'origine, comme en témoigne la forte présence de membres de la première génération dans les départements de l'Ouest et plus particulièrement dans les communes rurales du pays de Dinan. Il reste que, en l'espace de trois générations, l'ampleur des départs de l'agriculture a été telle que la famille a, en 1985, perdu en grande partie le caractère agricole qu'elle avait à la fin du siècle dernier.

Après avoir mesuré la mobilité sociale et géographique au cours de cette période, essayons d'en reconstruire la dynamique. Qu'est-ce qui a poussé certains enfants d'agriculteurs à quitter la terre ? Que sont-ils devenus ? Où sont-ils allés ? Par quelles médiations ? Quel a été le rôle de la famille ? La prise en compte de la dimension temporelle est fondamentale pour analyser la mobilité sociale à travers les générations. Aussi traiterons-nous des mécanismes d'exclusion de la profession agricole d'abord aux troisième et deuxième générations, puis à la première. Si nous regroupons la troisième et la deuxième générations par opposition à la première, c'est parce qu'elles partagent de nombreux points communs et que les décalages de l'une à l'autre y sont beaucoup moins importants qu'entre elles deux et la première génération. En effet, pour les membres de celle-ci, qui sont rentrés massivement sur le marché du travail après la Seconde Guerre mondiale, on constate que les projets familiaux et les aspirations individuelles sont profondément différents de ceux de leurs ascendants, entrés majoritairement dans la vie active avant guerre.

Premières migrations : refus individuels de la condition paysanne, rareté des débouchés et réseaux familiaux.

Avant la Seconde Guerre mondiale, les familles de la petite paysannerie recourent le plus souvent au marché du travail agricole et rural pour placer leurs

enfants et leur assurer, de ce fait, une formation professionnelle sur le tas. Un agriculteur de 70 ans s'en souvient encore : *"Je suis parti travailler dans les fermes à 14 ans et ils me payaient 5 francs par jour ; alors que les gros ouvriers, les adultes, avaient 10 francs dans ce temps-là"* (2). Les salaires constituent à cette époque un grand sujet de mécontentement, comme l'explique une fille de petits fermiers : *"On était trois filles et il en fallait une aux champs, une à garder les gosses quand il y en avait, et une à desservir l'ouvrage chez les voisins. On restait ici à perdre notre temps ; peut-être pas à perdre notre temps, mais on gagnait tout juste pour nous habiller. Jamais on ne plaçait d'argent sur notre livret d'épargne : d'ailleurs, on le donnait à nos parents pour les aider dans leur petite ferme"* (3). La condition de journalier(e), en entraînant pour beaucoup de profondes insatisfactions, un sentiment d'inutilité et de frustration, de mauvaises conditions d'existence, et une grande dépendance à l'égard des parents, crée des conditions favorables pour faire des enfants de paysans des migrant(e)s potentiel(le)s. Jusqu'à la veille de la dernière guerre, la Bretagne demeure une région à prédominance agricole. Les possibilités de travail en dehors de l'agriculture sont très réduites du fait de la faible industrialisation et de l'effondrement d'activités artisanales autrefois créatrices d'emplois (Gautier, 1950). La vie rurale offre donc peu d'alternatives en dehors d'un secteur agricole fortement valorisé par les agriculteurs, comme nous le dit l'un d'eux, né au début du siècle : *"Naturellement que l'agriculture plaisait à mes parents puisqu'ils ne pouvaient pas avoir d'autres métiers. Dans ce temps-là, les gens se contentaient de tout. Où tu voulais aller ? Celui qui avait une vache ou deux était bien. Tu avais les agriculteurs qui cultivaient 5-6 hectares de terre et qui allaient pêcher la morue à Terre-Neuve (activité saisonnière). Il n'y avait pas beaucoup de travail saisonnier dans ce temps-là ; pour les betteraves, ce n'est venu qu'après la guerre (1914-1918) parce qu'avant, ici, il n'y en avait pas un à y aller"* (4). Dans ce contexte, seul l'exercice de certaines professions maritimes ou artisanales est envisageable, mais il conditionne généralement le départ momentané, ou prolongé, de la région d'origine. La migration définitive n'intervient qu'après une période initiale de placement sur les fermes ou chez un artisan rural, ou encore après un engagement dans la marine, généralement en fin de scolarité primaire.

La pêche à Terre-Neuve, qui représente, principalement avant la guerre de 1914-1918, une activité d'appoint pour certains petits agriculteurs des Côtes-du-Nord pas trop éloignés des ports d'embarquement (5), constitue la première occasion pour les fils de paysans de se familiariser, dans des conditions souvent pénibles, à une activité non agricole. La grande pêche, bien que particulièrement éprouvante, a l'avantage de leur ouvrir de nombreux horizons et, par la suite, de belles perspectives d'avenir peuvent s'offrir à eux, notamment dans la marine nationale. Tel est le cas de Jean-Baptiste, né à la fin du siècle dernier dans la région de Dinan, dont la trajectoire professionnelle est exemplaire. Dès l'âge de 11 ans, il est mousse sur un bateau et il participe à de nombreuses campagnes de pêche à Terre-Neuve, avant la guerre de 1914-1918. Pendant le conflit, il s'engage comme fusilier marin et, en 1919, il se réengage. Entre 1919 et 1926, il est marin de l'Etat au ministère de la Marine à Paris. Il est ensuite muté à Toulon où il est chef d'équipage sur des bateaux naviguant en Méditerranée, de 1926 à 1932. Il termine sa carrière à Lorient où, entre 1933 et 1938, il est commandant du

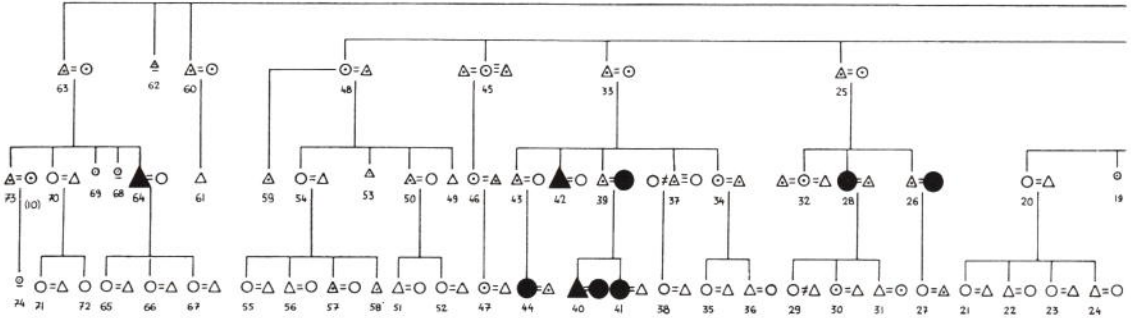
(2) - François : 70 ans, deuxième génération, retraité agricole, 18 hectares, niveau du certificat d'études (CEP), domicilié dans le pays de Dinan.

(3) - Claire : 85 ans, commerçante à la retraite, hors famille érudite, fille d'agriculteurs, niveau CEP, domiciliée dans le pays de Dinan.

(4) - Roger : 80 ans, deuxième génération, retraité agricole, 30 hectares, niveau CEP, domicilié dans le pays de Dinan.

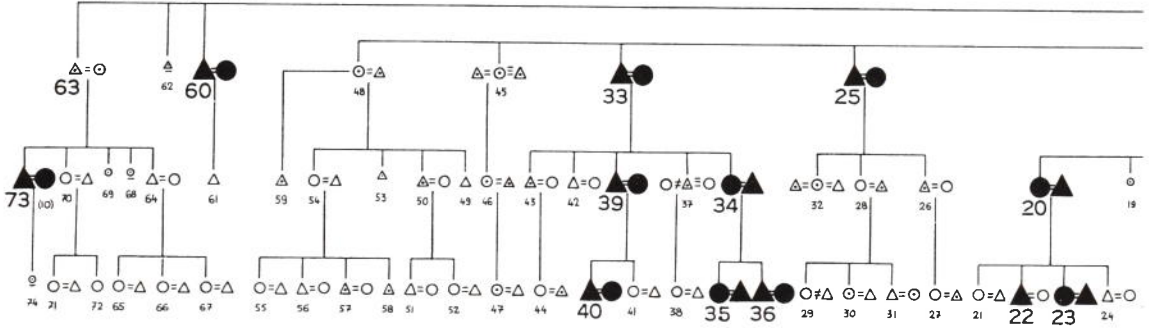
(5) - *Développement économique des Côtes du Nord*, (cité dans GAUTIER, 1950, p. 88).

1. LES ENQUÊTÉS (oralement ou par écrit)

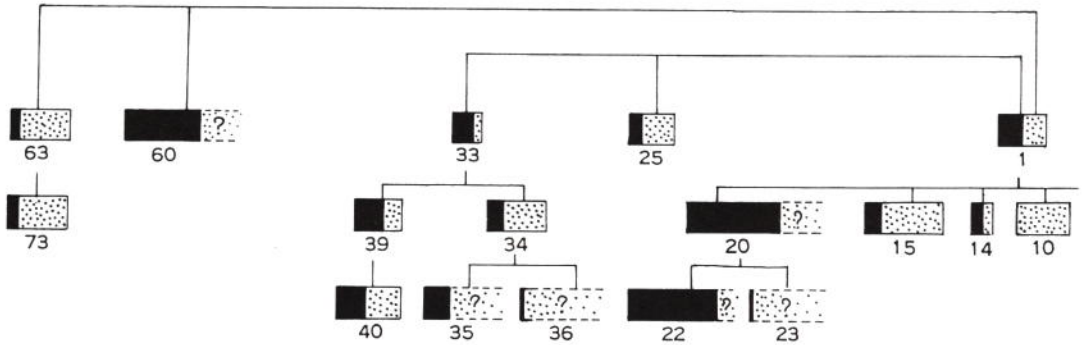


2. LES AGRICULTEURS DANS LA FAMILLE . LEUR TYPE D'EXPLOITATION

LES PERSONNES



LES BIENS



0 10 20 30



hectares



Propriété

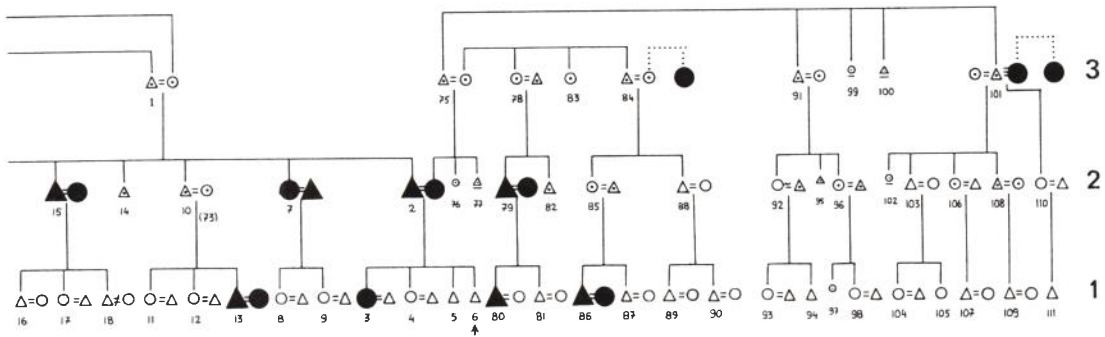


Fermage

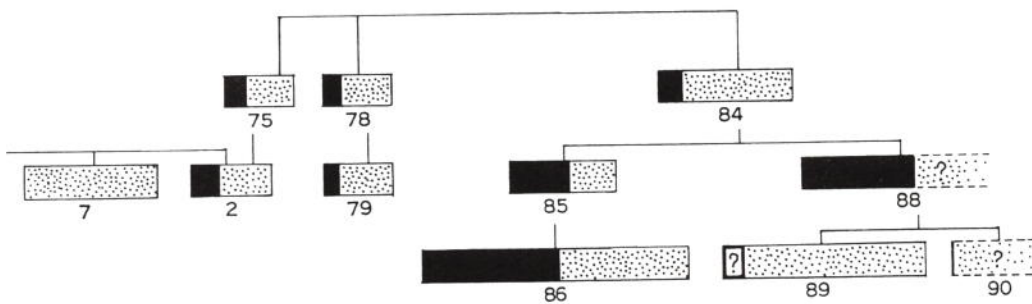
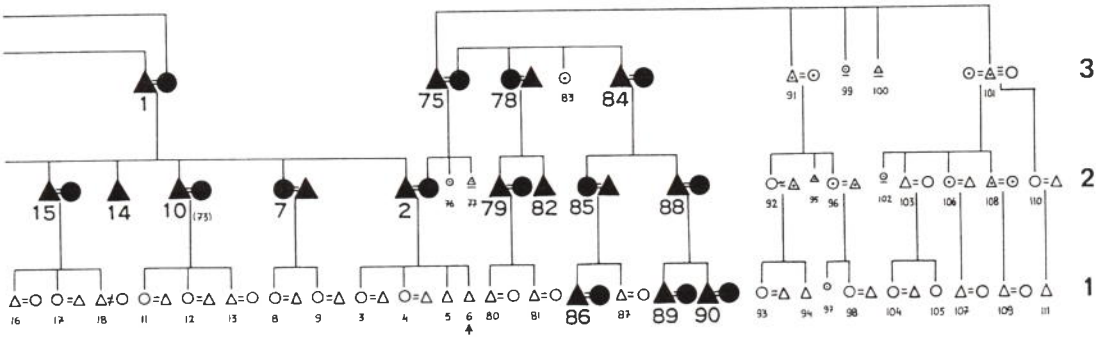


? Donnée inconnue

En noir : les enquêtés



En noir : les agriculteurs



INDIVIDUS : homme \triangle en vie \blacktriangle décédé \triangle mort-né \triangle mort en bas âge

femme \circ en vie \bullet décédée \circ morte née \circ morte en bas âge

LIENS : --- de sang = mariage \equiv remariage \approx concubinage \neq divorce

Troisième dépôt. Il passe sa vie de retraité sur les lieux de son enfance. Mais qu'est-ce qui a poussé ce fils de petits paysans à quitter l'agriculture ? Sa femme raconte :

"Après l'école, mon mari s'est engagé dans la marine avec René, son frère. Par deux années, le bateau avait coulé, et il dit : 'Peu importe, je continuerai pareil. Certainement que je n'irai pas domestique en ferme pour ne rien manger, alors que, dans la marine, on a une pension'. Certainement qu'il le savait, et il avait continué" (6). Les avantages sociaux que procure, en fin de carrière, le métier de marin peuvent donc tenter les petits fermiers qui ont une perception négative de leur avenir dans le milieu agricole.

Outre la marine, certaines activités artisanales offrent des possibilités de travail. Ainsi en est-il du métier de menuisier qui a l'avantage de pouvoir également être exercé en milieu urbain. Et, comme le souligne François, son apprentissage ne s'adresse pas seulement aux fils de menuisiers, mais aussi largement aux fils de paysans qui acquièrent ainsi une formation professionnelle monnayable tant sur le marché rural que sur le marché urbain : *"Les parents de Pierre n'avaient pas une grosse exploitation, ils avaient juste un cheval. Quand Pierre décida de prendre le métier de menuisier, c'était en 1919 ou 1920 et il avait 14-15 ans. Il débuta chez un menuisier du bourg de Dolo, puis il fut à Jugon avant d'aller à Rennes, puis à Paris dans la menuiserie"*. Dans l'entre-deux-guerres, les possibilités régionales d'emplois non agricoles demeurent en effet limitées. De plus, la crise des années 30 touche le milieu agricole et, outre qu'elle freine les installations à la terre, elle contraint parfois nombre de petits fermiers à quitter leur exploitation avec toute leur famille. *"Il y a eu également la crise des années 30 à 36, on faisait beaucoup de ventes judiciaires aux fermiers qui ne pouvaient pas payer. Ils partaient par familles entières, expulsés de leur terre avec des familles de 7 ou 8 enfants. C'est pourquoi on ne pouvait pas s'installer dans des fermes trop petites"* (7).

C'est justement à cette époque que se créent de nombreux emplois dans la France du Nord, qui vont, comme nous le dit Roger, susciter des départs : *"Après 1914-1918, ça a été le début des départs pour Paris. Il fallait du monde en ville, dans le Nord, en usine. Hommes comme femmes partaient vers Paris parce qu'ici il n'y avait pas de débouchés, rien"*. Le départ à Paris de deux frères de Louis, qui ont une formation de menuisier, s'inscrit dans ce contexte : *"Pierre et Claude avaient appris le métier de menuisier et ils ne pouvaient pas s'installer à Dolo, petite commune où il y avait déjà deux menuisiers et, dans les autres communes, c'était pareil"* (Louis). Ce sont donc les difficultés à trouver du travail sur place, jointes au besoin de main-d'œuvre qualifiée en ville, qui favorisent l'exode rural d'artisans formés à la campagne (Bertaux-Wiame, Bertaux, 1981). Comme on le voit en examinant d'un peu plus près la trajectoire professionnelle et les filières migratoires de ces deux fils de paysans. Pierre, l'aîné, qui ne manifeste aucun intérêt pour les travaux des champs, apprend très tôt la menuiserie chez des menuisiers du canton. Après un bref séjour à Rennes où il exerce ce métier, il part à Paris. Là, il travaille quelques années comme porteur de bagages à la gare de Lyon, avant de s'établir définitivement dans la menuiserie. Il est d'abord embauché comme ouvrier menuisier puis, avec trois associés, il prend un atelier dont il s'occupe jusqu'à la fin de sa vie active. Le moment de la retraite arrivé, il se retire dans son village natal. Claude, lui, travaille d'abord à la ferme parentale pendant qu'un de ses frères effectue son service militaire, mais cette activité ne lui plaît pas beaucoup. Son goût et son adresse pour le travail du bois le prédisposent à

(6) - Christine : 89 ans, troisième génération, femme au foyer, fille d'agriculteurs, niveau CEP, domiciliée dans le pays de Dinan.

(7) - Louis : 70 ans, deuxième génération, employé PTT à la retraite, niveau CEP, domicilié dans les Côtes-du-Nord après un long séjour dans la région parisienne, fils d'agriculteurs.

l'exercice du métier de menuisier. Avant de partir à Paris, il est un peu ébéniste et un peu tonnelier : il fabrique des futailles, des barriques. Il rejoint son frère aîné dans la région parisienne et il trouve à s'employer dans l'entretien et la menuiserie. Comme son frère, il revient dans la région de Dinan pour la retraite.

La famille agricole elle-même joue un rôle actif dans le processus migratoire et cela de différentes manières. Tout d'abord, les relations de parenté tissent un réseau d'informations sur les emplois et le mode de vie urbains. Revenant en vacances au pays, les parents mais aussi les voisins, les amis, diffusent d'autres idées, font étalage d'autres comportements, voire proposent des situations professionnelles en ville. La famille constitue ainsi le lien social d'entraînement à la "dépaysement" et à l'exode rural. Les incitations au départ n'y manquent pas et se font de plus en plus fréquentes. Ainsi, par exemple, un des frères de Jean-Baptiste, qui n'exerce pas de travail fixe et n'a aucune chance de succéder à ses parents, utilise le réseau de ses amis d'enfance pour migrer vers la région parisienne : *"Julien allait dans les fermes et il venait chez Jacques Bruand pour bêcher. Quelqu'un qui était à Paris a dû lui dire : 'Viens donc à Paris'. Les Robert (Adrien, Frédéric, Isidore), tout ça est parti à Paris et ils étaient à peu près de son âge. Il y en a beaucoup de Lescouët-Jugon qui étaient partis à Paris dans ce moment-là (les années 20). Frédéric Robert avait une belle situation. Il y avait des amies à Mathilde (sa sœur) qui voulaient l'entraîner aussi pour être domestique à Paris. Des filles de Saint-Igneuc qui travaillaient chez les Moulin disaient qu'à Paris on gagnait beaucoup plus"* (Claire). Julien s'établit donc dans la région parisienne où il se marie et fonde un foyer. Il y exerce différentes activités : entrepreneur de bonneterie, ouvrier-chimiste. Les visites à sa famille en Bretagne sont rares, mais les contacts par lettres demeurent.

L'introduction de valeurs urbaines dans une société rurale ayant sa propre culture n'a pas été sans effets sur la perception que les agriculteurs pouvaient avoir du monde urbain. On le voit à travers le témoignage d'une fille de migrants qui raconte comment cela se passait concrètement dans la famille de Pierre et Claude qui accueillait chaque été des parents résidant dans la région parisienne : *"Sans doute quand Paule venait là-bas, ils la voyaient presque comme une dame. 'Oh là là, elle doit être bien à Paris'. C'est comme ça et c'est ça qui jouait beaucoup de la voir venir en Parisienne... Et même Damien amenait des amis chez ma grand-mère puisque, des fois, Pépère disait: 'J'ai été en chercher des voitures à la gare'. Ils étaient tous contents. Pour eux, c'étaient des messieurs, des dames parce que sans doute ce n'était pas pareil"* (8). La région parisienne, grâce à son dynamisme économique et aux distractions qu'elle propose, exerce une forte attraction sur des enfants de paysans à la recherche d'un emploi stable et de meilleures conditions d'existence. *"Ils ont dû en voir qui étaient allés à Paris : 'Oh là là, ils vivent bien'. C'est un petit peu comme la chanson de Jean Ferrat où il disait qu'ils voulaient le formica, c'est un peu ça. Les filles qui s'en allaient, les hommes qui voulaient avoir un métier parce qu'ils savaient très bien que chez mon grand-père où ils étaient cinq, ils n'auraient pas pu faire cinq cultivateurs, vu qu'ils n'avaient pas assez de champs et que c'était trop petit"* (Valérie). L'abandon du monde rural ne relève donc pas uniquement de motifs d'ordre économique, mais il traduit aussi le désir d'un autre mode de vie. Les migrants, lors de leur séjour dans la région d'origine où existent des problèmes d'emploi et de conditions matérielles d'existence, véhiculent des informations sur les emplois disponibles dans la région parisienne, et ils en vantent les avantages économiques : *"Ils disaient que c'était mieux à Paris et qu'on y gagnait plus d'argent que d'être à traîner par là. C'était un peu ce qu'on faisait, nous, en journée. Quand on n'avait pas de travail à la maison, on allait comme journalier chez des fermiers des alentours"* (François).

(8) - Valérie : 55 ans, première génération, femme au foyer, niveau BEPC, petite fille d'agriculteurs, domiciliée dans la région parisienne.